

vient de consacrer à l'audacieuse expédition de l'explorateur américain l'excellent journal illustré *the Graphic*, qui lui-même a complété ses informations particulières de données empruntées au *Times* et au *Daily Telegraph*.

## II

M. Henry M. Stanley est Américain ; il est né à New-York en 1843. D'humeur vagabonde, il se mit jeune en route. Adolescent, il s'échappa de l'école, s'embarqua et déserta son navire dans la rade de Barcelone. En gagnant la côte à la nage, il perdit ses vêtements, dont il avait fait un paquet, et ce fut tout nu qu'il fut recueilli par une sentinelle et conduit au fort, où il passa la nuit sur une botte de paille. Le lendemain matin, un capitaine eut pitié de lui, lui donna quelques vêtements et lui souhaita bon voyage après lui avoir fait traverser les faubourgs de la ville.

L'enfant partit pour Marseille sans un sou vaillant, et, bien qu'en danger bon nombre de fois d'être arrêté comme vagabond, il poursuivit sa route à pied à travers la Catalogne et finit par arriver à la frontière en mendiant pour vivre. En France, le délabrement de sa personne attira l'attention de la police, et, dans la petite ville de Narbonne, département de l'Aube, il fut arrêté, puis relâché après une courte détention.

A Marseille, des amis lui ayant fait passer de l'argent, il commença ses voyages en plus décent attirail. Il visita presque tous les ports de l'Europe, étudiant, chemin faisant, l'histoire des pays qu'il parcourait. Lorsque éclata la guerre de la sécession, il retourna en Amérique, s'engagea comme volontaire et prit part aux batailles de Fort-Donelson, de Fort-Henry, de Pittsburg. Son temps terminé, il se mit au service d'un journal comme correspondant, et assista en cette qualité à plusieurs batailles sur le Potomac et à la prise de Fort-Fisher.

La paix conclue, M. Stanley parcourut les territoires de l'Ouest, tantôt comme correspondant de journal, tantôt comme simple mineur chercheur d'or. Au terme de cette odyssée, le désir de revoir son pays natal le prenant au cœur, il construisit un radeau, et, avec un compagnon de son âge, il descendit la rivière Platte jusqu'au Missouri, trajet de plus de 1,100 kilomètres. Arrivé à New-York, son amour du changement lui inspira l'idée de partir pour traverser l'Asie, par Smyrne, avec deux Américains de ses amis. Après avoir pénétré de quelque 500 kilomètres dans l'intérieur de ce continent et atteint Assoun-Kara-Histar, il fut, lui et ses compagnons, délesté de 6,000 dollars par les Kurdes, et tous trois durent revenir à Constantinople pour demander justice—ce qu'ils furent assez heureux pour obtenir. Alors, repartant de nouveau pour l'Amérique, il fut chargé par les journaux le *Missouri Democrat* et la *New-York Tribune* de suivre la Commission pour la paix avec les Indiens et l'expédition militaire de Hancock contre les Kiowas et les Cheyennes.

Au début de l'expédition anglaise d'Abyssinie, le

*New-York Herald* lui confia la mission de suivre l'armée britannique. M. Stanley montra dans cette campagne tant de courage et d'énergie, qu'on lui demanda d'aller en Crète et de rendre compte de l'état réel des affaires pendant l'insurrection de cette île. De là il se rendit en Espagne pour assister à la révolution espagnole, et, celle-ci terminée, il reçut l'ordre de passer en Egypte pour y attendre l'arrivée de Livingstone, qui, disait-on, était en route pour l'Angleterre.

Fatigué d'attendre, en décembre 1869, il retourna en Espagne pour rendre compte des progrès du parti républicain. Il arrivait à Madrid du siège de Valence, lorsqu'il reçut de M. James Gordon Bennett un télégramme l'appelant à Paris. Il s'y rendit sur l'heure.

Il trouva l'entrepreneur directeur du journal au lit.

—Avez-vous, lui dit M. Bennett, quelque idée du lieu où est Livingstone ?

—Non, répondit Stanley.

—Voulez-vous essayer de le rejoindre ?

—Oui," répondit notre héros.

Il fut, en conséquence, arrangé qu'il assisterait d'abord à l'inauguration du canal de Suez, qu'il remonterait le Nil, puis qu'il visiterait Jérusalem, Damas, Smyrne, Constantinople, la Crimée, la Russie méridionale, les monts Ourals, Trébizonde, Tiflis ; qu'il irait, par le Caucase, voir Stoletozf à Bakou ; qu'il passerait à Krasnovodsk par la mer Caspienne ; qu'il traverserait la Perse ; et que, suivant l'itinéraire de Téhéran, Ispahan, Persépolis, Bouehir, Bagdad, Mascate, l'Inde, Maurice, les Seychelles et Zanzibar, il se lancerait de ce point dans l'Afrique centrale.

L'intrépide voyageur partit presque immédiatement, et, après d'innombrables aventures, atteint vingt-trois fois par la fièvre, il rencontra le docteur Livingstone à Outjidji, sur la côte orientale de Nanganyika, le 10 novembre 1871.

M. Stanley semble être tombé sur la trace du grand explorateur africain avec l'instinct d'un Peau-Rouge. L'Afrique est une cible immense, mais il avait mis dans le noir du premier coup. Apercevant au milieu d'Arabes un "homme blanc, au teint pâle, à la barbe grise, vêtu d'une vareuse de laine rouge, et coiffé d'une casquette de marin avec un galon d'or fané," il devina immédiatement qu'il avait devant les yeux Livingstone en personne : mais, craignant que les Arabes n'éprouvassent un sentiment de mépris pour lui s'il trahissait la moindre émotion, il se contenta d'aller droit à l'homme blanc et de l'aborder par cette seule phrase dite du ton le plus naturel :

"Le docteur Livingstone, si je ne me trompe ?

—Oui," répondit l'autre tout aussi laconiquement.

Voyant que les deux hommes blancs avaient quelque chose de très-important à se communiquer, les Arabes se retirèrent poliment. Les deux voyageurs alors épanchèrent réciproquement leurs cœurs. M. Stanley raconta les nouvelles du monde, et il entendit à son tour Livingstone lui raconter ses découvertes géographiques. Arabes et indigènes se montrèrent ravis de l'arrivée des étrangers blancs ; ils déployèrent leurs drapeaux et firent résonner